

**Nature et ville dans la littérature française :  
visions écopoétiques du paysage urbain,  
de l'ère industrielle à l'extrême contemporain.  
Avant-propos**

**Elena MESEGUER PAÑOS**

*Universidad de Murcia*

emeseguer@um.es

<https://orcid.org/0000-0002-1532-4767>

**Pedro Salvador MÉNDEZ ROBLES**

*Universidad de Murcia*

psmendez@um.es

<https://orcid.org/0000-0001-5388-8603>

L'écologie a constitué un thème clé de la pensée depuis l'Antiquité. Montaigne, en interrogeant la place de l'homme dans la nature, nous invitait déjà à repenser nos rapports avec l'environnement. Sa notion de « *mesme nature* » formulée dans *l'Apologie de Raymond Sebond*, exprime l'idée d'une continuité essentielle entre l'humain et le non-humain, et affirme que tous les êtres vivants participent d'une même communauté ontologique partagée. Ainsi, l'homme ne peut prétendre à une domination absolue sur la nature, car il est en lui-même une partie (Montaigne, 2004). Cette intuition humaniste d'une solidarité du vivant trouvera un prolongement décisif dans la pensée de Rousseau et, plus tard, dans celle de Humboldt, qui feront de l'observation sensible de la nature et de l'inscription de l'homme dans son milieu les fondements d'une véritable conscience écologique avant la lettre. Cependant, ce principe unificateur sera relégué dans l'ombre au cours des siècles postérieurs. La nature cessera d'offrir un savoir tiré de l'observation pour devenir objet à exploiter et champ d'enquête et d'expérience pour la science. Cette évolution marque le début d'une ère où la dichotomie entre nature et culture devient prépondérante et structure notre manière de concevoir le monde. Héritée des Lumières il y a plus de deux siècles, cette pensée continue pourtant aujourd'hui de façonner l'organisation des sociétés et influence les politiques publiques, y compris les politiques environnementales, et se matérialise de manière éloquente dans le développement des villes.

La ville incarne en effet la fracture moderne entre l'environnement naturel et l'espace urbain. À partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au seuil de la Révolution industrielle,

la ville s'émancipe de la campagne, s'affranchit des contraintes naturelles et se configure en un milieu autonome. Cette transformation a provoqué la disparition presque totale de la nature dans les espaces urbains, où elle survit aujourd'hui de façon fragmentaire (Hucy, 2017). Sous le Second Empire, bien que l'élément végétal soit pris en compte par les politiques publiques dans l'aménagement urbain, il est initialement envisagé en tant qu'objet décoratif, à l'instar des bacs à fleurs ou des arbres d'alignement dans les rues. Afin de remédier aux conséquences négatives de l'urbanisation, la pollution, la laideur des paysages, etc., de nombreux parcs et jardins sont également aménagés. Toutefois, ces premières décisions politiques révèlent que le végétal n'est encore conçu que comme un simple outil d'urbanisme ; une approche véritablement systémique, prenant en compte la plante et son écosystème, tardera à voir le jour (Mathis, 2022).

En ce qui concerne les animaux, la multiplication des cas de maltraitance envers les chevaux, les combats de coqs, l'utilisation d'attelages de chiens ou l'abattage d'animaux de boucherie en pleine rue, suscite également une prise de conscience qui se traduit par la création de sociétés protectrices des animaux, ainsi que par l'adoption de la loi Grammont en 1850. Néanmoins, ce ne sera qu'en 1976 qu'une loi relative à la protection de la nature reconnaîtra officiellement les animaux comme des êtres sensibles. En effet, avec l'avènement des préoccupations sociales et politiques relatives aux questions environnementales des années 1980, la nature sera redécouverte et reconsidérée en tant que telle, non seulement dans le cadre de la ville elle-même, mais également dans les représentations qui en sont faites. Il apparaît donc progressivement qu'une séparation stricte entre nature et culture est insoutenable et qu'en réponse aux défis environnementaux, il est impérieux d'adopter une perspective globale et respectueuse des liens indissociables qui unissent l'homme à son environnement. La pensée écologique contemporaine appelle à une révision critique de nos paradigmes, en faveur d'une approche consciente de l'interdépendance des systèmes naturels et de l'importance d'une coexistence harmonieuse. En cela, la littérature peut jouer un rôle prépondérant ; elle est le miroir à travers lequel nous pouvons revisiter et repenser notre rapport au monde naturel. Et puisque notre compréhension du vivant est ancrée dans des représentations et schémas culturels transmis au fil des siècles, il est crucial de les analyser ; c'est en adoptant une approche méthodologique attentive à la spécificité des textes littéraires que nous serons alors en mesure de proposer de nouveaux modes de perception et de cohabitation avec le vivant (Blanc, Chartier & Pughe, 2008).

Depuis quelques années, plusieurs travaux ont déjà abordé la question du rapport entre nature et ville dans la littérature française, en particulier à travers l'étude des représentations de la Modernité urbaine. Les recherches menées par Michel Collot, notamment dans *La Pensée-paysage. Philosophie, arts, littérature* (2011) et *Pour une géographie littéraire* (2014), ont ouvert des perspectives fécondes sur la manière dont la littérature redéfinit le rapport au monde à travers l'expérience sensible de l'espace urbain. Ces travaux, auxquels on pourrait adjoindre l'ouvrage de Bertrand Westphal, *La*

*Géocritique : Réel, fiction, espace*, (2007), ou bien plus récemment le collectif *La nature en ville* (2022), sous la direction de Pierre Matagne, ont permis de repenser la ville comme un lieu esthétique et symbolique, où la nature demeure, malgré tout, présente sous des formes fragmentaires ou imaginaires. Cependant, si ces approches ont contribué à historiciser et à nuancer les représentations littéraires des rapports entre la nature et la ville, elles n'ont que rarement envisagé ces textes dans une perspective proprement écopoétique – c'est-à-dire attentive aux procédés esthétiques par lesquels la création littéraire donne à voir différemment et invente de nouvelles manières d'habiter le monde –. C'est ce prolongement que le présent recueil d'articles souhaite explorer. Ainsi, rassemblant les travaux de chercheurs qui, depuis plusieurs années, partagent un même intérêt pour la littérature envisagée dans une démarche écopoétique, ce numéro monographique offre un parcours à la fois historique et thématique, tout au long duquel se dessinent les transformations et les recompositions du rapport entre l'humain, la nature et l'environnement urbain, de la modernité industrielle aux imaginaires de l'extrême contemporain.

Le volume s'ouvre avec la contribution de Karen Quandt, qui s'attache à étudier l'œuvre poétique de Victor Hugo et y décèle une écopoétique singulière dans laquelle les tensions entre le naturel et l'urbain, loin d'être effacées, nourrissent un lyrisme moderne et vibrant. À travers *Les Orientales* et *Les Feuilles d'automne*, Hugo, observateur depuis la périphérie parisienne, fait apparaître la ville comme un organisme vivant, révélant déjà l'interdépendance des mondes humain et non humain. Poursuivant l'exploration du XIX<sup>e</sup> siècle, Noëlle Benhamou s'intéresse au Bois de Boulogne, lieu emblématique de la vie parisienne, et à la manière dont il est représenté dans les récits romanesques de l'époque. Elle montre comment le Bois apparaît à la fois comme un lieu de loisirs et comme un prolongement de la ville, un espace socialement structuré où se croisent différentes pratiques urbaines et familiales. En le mettant en perspective avec des guides contemporains sur les jardins parisiens, Benhamou analyse la manière dont le Bois devient un espace intermédiaire entre nature et artifice, ville et campagne. Il se révèle ainsi un véritable laboratoire du rapport ville/nature, et se situe à la croisée de l'idéalisation paysagère et de la domestication végétale. Pour sa part, Lydia de Haro Hernández revisite l'œuvre de Georges de Peyrebrune à la lumière des théories écoféministes. Elle explore les représentations des espaces ruraux et urbains comme miroirs des dichotomies monde primitif/monde civilisé, nature/culture et féminin/masculin, à travers un corpus de cinq ouvrages, dont *Victoire la Rouge* (1883), *Les Ensevelis* (1887) et *Le Roman d'un Bas-bleu* (1892). Cette étude dévoile la sensibilité proto-écologique et féministe de Peyrebrune et nous apprend que déjà dans ses écrits elle sut révéler les correspondances entre les pratiques de domination des hommes sur la nature et sur les femmes. Les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle sont abordées par Montserrat López Mújica. Son article se penche sur la manière dont Ramuz, à travers des œuvres comme *Aimé Pache, peintre vaudois* (1911), *Samuel Belet* (1913) et *Paris, notes d'un Vaudois*

(1938), dénonce la rupture entre l'homme et la nature qui résulte de l'urbanisation. L'écrivain critique, en effet, la transformation de la ville en un espace artificiel, les effets déshumanisants de l'industrialisation, l'indifférence parisienne face au milieu naturel et plaide pour un retour à une harmonie perdue entre l'homme et son environnement naturel. Pour sa part, María Loreto Cantón Rodríguez propose une analyse des relations entre ville et nature à travers l'écriture de la flânerie de Jacques Réda et Claude Eveno. Dans sa contribution, elle étudie la représentation de l'espace parisien et de sa périphérie, au sein duquel la nature tente de se réinventer malgré la destruction provoquée par l'activité humaine au fil du temps. En croisant analyse littéraire et apports théoriques de l'écopoétique et de la géopoétique, elle dégage une vision sensible et critique du paysage urbain transformé, tout en examinant la valeur esthétique de l'espace-temps de la nature dans la ville contemporaine à travers le corpus choisi. Pedro Baños Gallego, qui consacre également son étude à Réda, analyse dans *L'herbe des talus* (1984) le lien entre production littéraire et écologie et met en relation les choix thématiques et formels de Réda avec les représentations du milieu naturel. Baños décrit la façon dont les stratégies stylistiques telles que la métaphore, la métrique ou la rupture des canons occidentaux permettent à la littérature de laisser place à une réflexion sur les enjeux écologiques, contribuant ainsi à un dialogue sensible entre poésie et environnement. Le mythe est ensuite réinvesti par María Flores Fernández, qui examine *Mélusine des détritius* (2002) de Chantal Chawaf et met en lumière les relations complexes entre paysage urbain et être humain, dans un cadre dystopique dans lequel la nature tente de s'imposer face à la pollution et à la métropolisation. L'étude conceptualise le mythe de Mélusine comme un métarécit et relie ses réécritures aux imaginaires environnementaux dans un contexte historique et social marqué par la menace écologique. Le volume s'achève sur deux études consacrées à l'extrême contemporain et à la représentation de la ville dystopique. Julien Weber s'intéresse à *Les Furtifs* (2019), œuvre dans laquelle Alain Damasio imagine un futur proche où les villes sont privatisées, hyperconnectées et dominées par le sens de la vue. L'article explore la manière dont les furtifs – créatures nées du son et évoluant dans les angles morts de la perception humaine – proposent un autre rapport au vivant. Weber examine la poétique du rythme à l'œuvre dans le roman et montre que celle-ci peut être pensée comme une écopoétique, c'est-à-dire un art de reconfigurer, par le langage, les relations entre les humains et le vivant. Enfin, dans son approche du roman *Viendra le temps du feu* de Wendy Delorme, Estel Aguilar Miró réfléchit à l'opposition entre une dystopie totalitaire, représentée par la ville, et une utopie écoqueer située dans les galeries d'une montagne. L'article mobilise les théories culturelles de l'espace – géocritique, écocritique, écopoétique, écoféminisme, post-humanisme – pour examiner les cartographies littéraires de la répression et de la dissidence à travers la ville, le corps et la nature. Aguilar fait apparaître les façons dont les voix rebelles, présentes dans les failles du présent, dessinent les contours d'une autre manière d'habiter le monde.

Ainsi, à travers la diversité de ces études, le lecteur est invité à parcourir deux siècles de littérature française où la nature constitue l'un des foyers de tension et de régénération symbolique de la ville. Les contributions réunies dans ce numéro thématique, tout en s'appuyant sur des contextes, des genres et des esthétiques variés, convergent vers une même interrogation : comment la littérature, du romantisme à la dystopie contemporaine, pense-t-elle l'imbrication du vivant dans l'espace urbain et reformule-t-elle les conditions d'une cohabitation sensible entre nature et cité ?

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BLANC, Nathalie ; Denis CHARTIER & Thomas PUGHE (2008) : « Littérature & écologie : vers une écopoétique ». *Écologie & Politique*, 36 : 2, 15-28. DOI : <https://doi.org/10.3917/ecopo.036.0015>
- COLLOT, Michel (2011) : *La Pensée-paysage. Philosophie, arts, littérature*. Arles, Actes Sud / École nationale supérieure du paysage.
- COLLOT, Michel (2014) : *Pour une géographie littéraire*. Paris, José Corti.
- HUCY, Wandrille (2017) : « La nature en ville », in Vincent. Moriniaux (dir.), *La nature, objet géographique*. Paris, Atlande, 141-150.
- MATAGNE, Patrick [éd.] (2022) : *La nature en ville*. Champs sur Marne, LISAA éditeur. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.lisaa.1668>
- MATHIS, Charles-François (2022) : « Quelle nature pour les villes françaises depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ? », in Patrick Matagne (éd.), *La nature en ville*. Champs-sur-Marne, LISAA éditeur, s. p. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.lisaa.1701>
- MONTAIGNE, Michel de (2004 [1595]) : *Essais*. P. Villey & V.-L. Saulnier, eds. Paris, Presses universitaires de France.
- WESTPHAL, Bertrand (2007) : *La Géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Éditions de Minuit.